



Ce jour-là

de Raoul Ruiz

Fiche technique

France/Suisse - 2003 -
1h45

Réalisation & scénario :
Raoul Ruiz

Image :
Acadio de Almeida

Montage :
Valeria Sarmiento

Musique :
Jorge Arriagada

Interprètes :
Bernard Giraudeau

(Emil Pointpourot)

Elsa Zylberstein

(Livia)

Jean-Luc Bideau

(Raufer)

Michel Piccoli

(Harald)

Jean-François Balmer

(Treffle)

Christian Vadim

(Ritter)

*Sélection Officielle
Cannes 2003*



Résumé

Une jeune fille riche et simple d'esprit héritière de la fortune de sa mère décédée. Les membres de sa famille tentent alors de la faire assassiner pour récupérer l'héritage en question. Mais le tueur qu'ils vont engager va tomber sous le charme de sa cible...

Critique

Certains la disent folle. Livia n'aime pas le mot. Avec ses longs cheveux de jais, ses commissures de lèvres tombantes, son teint translucide et sa robe de bure vert tilleul, elle a l'air d'une novice enfermée de force dans un couvent. Ne vocalise-t-elle pas à tue-tête dans les couloirs de la maison familiale, irrespirable palais décadent posé au milieu d'une plaine humide de la Suisse ? Livia, elle, se prend plutôt pour une fée, décidée à vivre pleinement ce qu'elle croit être le plus beau jour de sa vie. Saisir les rencontres. Se débarrasser des êtres fâcheux. Faire le ménage pour ne garder que la poussière d'étoile.

Quand un fou, échappé de l'asile de San Michele, toque au carreau de sa prison dorée, momentanément désertée par la famille, Livia croit voir un ange. (...) Bernard Giraudeau a enfilé le costume étriqué de ce psychopathe illuminé. Il est la plus grande surprise du film, marchant en tête du cortège des personnages secondaires.

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

daires, tous délicieusement farfelus. Son travail sur le corps est sidérant : les épaules en avant, les bras ballants, il a toujours l'air d'un enfant coupé dans son élan, dont le corps prend des temps de repos inconfortables, comme des arrêts sur image intérieure.

Ce qu'il voit, à l'intérieur de sa tête, c'est qu'il a croisé la femme de sa vie. Un seul regard, et les voilà marteaux l'un de l'autre, distribuant des coups de marteau sur la tête des indésirables. Livia est contente, ça fleurit sa robe d'iris sanguinolents. Emil se sent bien, ça lui permet de faire joujou avec sa machine à mesurer le taux de sucre dans le sang. Et Raoul Ruiz s'en donne à cœur joie, tout heureux de retourner à ses parties de magie noire, macabres et loufoques, délaissées depuis **Généalogies d'un crime et Trois vies et une seule mort.**

Féru de psychanalyse, grand rieur sous cape, Ruiz joue aussi avec les mots et les bruits. Genoux, je noue ? Emil, il aime ? Son film est une symphonie de répliques à tiroirs, absurdes et savoureuses, auxquelles répondent des chœurs de téléphones portables et des percussions de tic-tac d'horloge. Parfois, Ruiz donne l'impression de tourner en rond dans une boule de cristal, de se laisser aller à ses petites manies de faiseur. Mais de bon faiseur. A moins qu'il ne faille dire bienfaiteur ? Livia se demande si «ce jour-là» sera «le plus beau» ou «le plus important» de sa vie. Ce n'est sans doute ni le plus beau film ni le plus important de Raoul Ruiz. Mais son esprit facétieux fait plaisir à voir.

Marine Landrot
Télérama n° 2786 - 7 juin 2003

(...) D'emblée, les premières images placent ce nouveau long métrage du cinéaste chilien sous le signe de la folie. Une folie douce, enfantine, poétique peut-être, mais d'une poésie étrangère à toute niaiserie.

Une étrange jeune femme est assise sur un banc, au milieu d'une campagne brumeuse. Frappé sans doute par sa beauté, un cycliste tombe à ses pieds. Elle rit et décide que celui-ci est un ange.

Une théorie de pousseurs de vélos en uniformes bleus passe à côté d'eux. Ce sont les fous d'un asile tout proche en promenade. L'un d'eux semble à son tour fasciné par la jeune femme. Celle-ci s'appelle Livia et elle est incarnée par Elsa Zylberstein. Elle est l'héritière d'une famille sur laquelle règne un homme d'affaires dont on apprendra peu à peu la situation financière difficile (Michel Piccoli). Comme souvent chez Buñuel ou chez Chabrol, c'est un déjeuner, cette caricature cinématographique froide des scènes de la vie bourgeoise, qui les présentera.

Restée seule dans la grande demeure familiale, Livia reçoit la visite d'un homme. Il s'appelle Emil Pointpoint. C'est un psychopathe dangereux échappé de l'asile. Contre toute attente, le maniaque (Bernard Giraudeau, formidablement inattendu) épargne la jeune femme, reconnaît peut-être en elle-même une semblable et entreprend, méticuleusement, comme simplement poussé par sa stricte condition de fou, d'assassiner chacun à leur tour les différents visiteurs.

La folie sera à la fois le déclencheur du récit et ce qui permettra à celui-ci de suivre un cours incompatible avec les lois trop figées des genres. Il y a beaucoup de choses dans cette histoire absurde. Critique sociale, drame gothique, comédie noire, slasher décalé, **Ce jour-là**, dans la fatalité qu'induit son titre, déploie les artifices d'un théâtre de l'humour macabre, d'une pièce grinçante au cours de laquelle les cadavres s'accumulent joyeusement et

inexorablement.

Et, pourtant, en s'amusant délibérément à faire perdre pied au spectateur, Raoul Ruiz retrouve la veine exclusive d'un baroque surréalisant dont il s'est fait le maître. La mise en scène est à la fois somptueuse de précision et d'hétérogénéité surprenante, détruisant tout danger de théâtralité gesticulante tout en s'autorisant avec jubilation diverses gestuelles burlesques à base de courses-poursuites et de manutention de cadavres.

Aux jeux sur les reflets, à l'élégante dramaturgie des espaces, succèdent des gros plans de visages en champ/contre-champ, faux modèles d'une impossible investigation psychologique, à moins que d'improbables objets en amorce de l'image (un marteau ensanglanté qui se balance, des aliments au bout d'une fourchette, une boule de billard marquée du chiffre 13) ne s'imposent à l'œil sans raison apparente. La recherche, à la fois narrative et formelle, du sens s'épuise dans la perception d'une implacable loi des causalités devenues irrationnelles à force de rationalité apparente ou d'une détermination ramenée à une expression récurrente et commode énoncée par divers protagonistes : "C'est Dieu qui décide."

Le personnage central du film est sans doute le langage lui-même, soumis à une expérimentation toute particulière. Les mots et les expressions, détachés de tout naturel ou alors à ce point collés à celui-ci qu'ils s'en excluent radicalement, vivent une vie autonome et déterminante. Du babil enfantin des deux malades mentaux aux paradoxes énoncés par les deux policiers, formidablement joués par Jean-Luc Bideau et Christian Vadim ("Crampe ? - Crampe" est appelé à devenir un véritable gimmick), c'est le bavardage qui, souvent, donne une tonalité ironique aux événements et aux situations. Car si celui-ci évite avec bonheur les mots d'auteur, c'est pour mieux se fondre, au contraire, dans une banalité étrange, une bizarre-

rie familiale. S'y exprime souvent une fausse logique s'incarnant dans une succession d'énoncés inoubliables. "Je ne comprends rien. Je suis trop dedans. Contemporain, vous dis-je", se plaint le commissaire de police censé comprendre les raisons de l'évasion du malade mental. "Cette fois-ci, c'est pas moi", geint l'assassin, à qui une crise cardiaque vient de ravir une de ses futures victimes.

L'aspect le plus miraculeux du film est sans doute la manière dont les personnages, pourtant supposés incarner des figures échappant aux conventions psychologiques, atteignent un poids concret d'humanité et de sensualité, de drôlerie et d'émotion tangible. **Ce jour-là** est véritablement irradié par la beauté fragile et éclatante, diaphane et inconsciemment lascive d'Elsa Zylberstein.

Le nouveau film de Raoul Ruiz invente une géographie bien à lui. Un monde où la folie se mélange aux calculs de l'argent, un monde de l'inertie grotesque et de l'assassinat, de l'excessive propreté et du sale boulot commandé par la raison d'Etat, un endroit où un stand de tir peut jouxter un temple protestant ainsi que le suggèrent deux panneaux indicateurs. La Suisse certes. Mais une Suisse à ce point réduite à son essence qu'elle en devient une Suisse de l'esprit.

Jean-François Rauger
Le Monde - 17 Mai 2003

Le réalisateur

Iconoclaste, cérébral, prolifique, tels sont les premiers termes qui viennent à l'esprit devant l'œuvre de Raoul Ruiz.

Après avoir débuté par l'écriture de pièces de théâtre avant-gardistes au milieu des années 50, Raoul Ruiz se lance dans la réalisation en 1968 avec **Tres tristes tigres**, le destin croisé de trois habitants de Santiago le temps d'un week-end. Militant socialiste, l'apprenti cinéaste devient à cette même époque conseiller cinématographique pour le parti d'Allende. Mais très vite, le coup d'Etat Chilien de 1973 le pousse à fuir en Europe.

Installé à Paris, il voit sa carrière prendre dès lors un nouvel essor. Avec une moyenne de deux films par an, il met notamment en scène **Dialogue d'exilés** (1974), œuvre largement inspirée de sa propre expérience de réfugié politique, **La Vocation suspendue** (1977), l'histoire d'un abbé troublé par les querelles idéologiques qui frappent sa propre communauté religieuse, **L'Hypothèse du tableau volé** (1978), où comment un collectionneur avisé tente d'élucider le mystère qui entoure un peintre du XIXe siècle, **Le Toit de la baleine**, film parodiant l'impérialisme culturel, ou encore **La Vie est un songe** (1986), l'adaptation de la pièce de Pedro Calderon.

Bien que souvent classique dans sa mise en scène, l'œuvre de Ruiz s'apparente à celle d'un Luis Buñuel par les thèmes abordés. Par ailleurs, depuis le début des années 90, le grand public semble voué un intérêt croissant pour le réalisateur, comme le prouve les succès de **L'Œil qui ment** (1992), **Trois vies et une seule mort** (1996) avec Marcello Mastroianni, **Généalogies d'un crime** avec le duo Deneuve-Piccoli, ou encore **Le Temps retrouvé** (1999), l'adaptation du roman fleuve de Marcel Proust au casting prestigieux. En 2001, et à 60 ans, Raoul Ruiz dirige Lætitia Casta dans **Les Ames fortes**.

Cet habitué de la Croisette voit sa romance dramatique **Ce jour-là** concourir dans la Sélection officielle du Festival de Cannes en 2003.

www.allocine.fr

Raoul Ruiz est un habitué du Festival de Cannes depuis de nombreuses années. Sa filmographie, tous calibres et toutes catégories confondus, est presque aussi importante en quantité que celle d'un réalisateur de séries B au temps de l'âge d'or des studios hollywoodiens, avec plus de quatre-vingts films depuis le début des années 1960.

Le statut de ce cinéaste est unique. Ce dont témoigne la présence récurrente de ses œuvres dans les grands festivals de cinéma internationaux, présence qui est sans doute moins due à leur rayonnement commercial qu'au soutien sans faille d'une partie de la critique française. Celle-ci y a vu, en effet, dès la fin des années 1970, une sorte de fusion (divine surprise) de la modernité cinématographique avec une tradition littéraire venue de plus loin, un mélange de baroque latin et de surréalisme dont l'auteur de **Ce jour-là** aurait représenté, enfin, une incarnation cinématographique esthétiquement crédible.

Raoul Ruiz est né à Puerto Montt, dans le sud du Chili, le 25 juillet 1941. Il écrit des pièces de théâtre avant de débiter dans la réalisation cinématographique.

Tres tristes tigres, en 1968, décrit le destin croisé de trois personnages à Santiago. Ruiz devient conseiller cinématographique du président Salvador Allende, puis quitte le Chili au moment du coup d'Etat du général Pinochet. Il s'installe en France, où il commence une nouvelle et prolifique carrière cinématographique.

Dialogues d'exilés (1974) décrit l'expérience de l'exil politique, mais c'est **La Vocation suspendue** (1977) et surtout **L'Hypothèse du tableau volé** (1978) (tous deux d'après Pierre

Klossowski), qui le consacrent. Désormais, il inventera un cinéma brillant et conceptuel, terrain propice à divers jeux intellectuels, où l'érudition épousera une manière d'humour construit sur l'illogisme.

Depuis quelques années, il tourne avec des vedettes (Catherine Deneuve, Marcello Mastroianni), qui ont élargi l'audience de son cinéma. Il a adapté quelques grandes œuvres de la littérature (**Le Temps retrouvé**, d'après Marcel Proust, en 1999, ou **Les Ames fortes**, de Jean Giono, en 2001), qu'il a très subtilement subverties. **Ce jour-là** démontre néanmoins qu'il est resté fidèle à son goût pour un irrationnel sarcastique réjouissant.

Jean-François Rauger
Le Monde - 17 mai 2003

Filmographie

La Maleta	1960
Une place parmi les vivants	
Le Retour	1964
El Tango del viudo	1967
Tres tristes tigres	1968
La Catanaria	1969
Militarismo y tortura	
La Colonia penal	1970
Qué hacer ?	
Ahora te vamos a llamar hermano	1971
Nadie dijo nada	
La expropiacion	1972
Los Minuterios	
Poesia popular	
La Teoria y la practica	
Palomita blanca	1973
Abastecimiento	
Palomita brava	
El Realismo socialista	
Dialogo de exilados	1974
Dialogue d'exilés	
Sotelo	1976
Colloque de chiens	1977
La Vocation suspendue	
Les Divisions de la nature	1978

L'Hypothèse du tableau volé	
Images de débat	1979
Jeux	
Le Borgne	1980
Fahlstrom	
Musée Dali	
Teletests	
La Ville nouvelle	
Le Territoire	1981
Images de sable	
Las Tres coronas del marinero	1982
Les Trois couronnes du matelot	
Querelle des jardins	
Het Dak van de Walvis	
Le Toit de la baleine	
Ombres chinoises	
Le Petit théâtre	
La Ville des pirates	1983
Lettre d'un cinéaste ou le Retour d'un amateur de bibliothèques	
Bérénice	
Point de fuite	
La Ville de Paris	
Treasure Island	1985
L'Ile au trésor	
La Présence réelle	
Voyage d'une main	
L'Eveillé du pont de l'Alma	
Les Destins de Manoel	
Mammame	1986
Régime sans pain	
Richard III	
Dans un miroir	
La Vie est un songe	
Mémoire des apparences	
Le Professeur Taranne	1987
Brise-glace	
La Chouette aveugle	
Allegoria	1988
Tous les nuages sont des horloges	
Derrière le mur	1989
Hub	
Il Pozzo dei pazzi	
The Golden boat	1990
Le Livre de Christophe Colomb	
La Novela errante	
Basta la palabra	1991
Lexot	
L' Œil qui ment	1992
Les Solidades	
Visione e meraviglia della religione	

cristiana	
Miroirs de Tunisie	1993
Fado, majeur et mineur	1994
Viaggio clandestino - Vite di santi e di peccatori	
A propos de Nice, la suite	1995
Trois vies et une seule mort	
Généalogies d'un crime	1996
Le Temps retrouvé	1998
Jessie (Shattered image)	
Les Ames fortes	2000
La Comédie de l'innocence	
Combat d'amour en songe	
Ce jour-là	2002
The Ground beneath her feet	

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Cannes n°579
Positif n°509/510
Fiches du Cinéma n°1703
La Gazette Utopia n°233
Cinéastes n°9
Cinélive n°70

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com